

La conscience ressemble à un lac sans fond

C.P. 7.547, 553, 554. Manuscrits non datés.

7.547 [...] lorsque vous vous demandez ce qui, à un certain moment, occupe votre esprit et que, même après avoir examiné minutieusement le champ de votre conscience, vous vous donnez une réponse, vous n'avez pas touché la vérité entière. Car c'est une chose que de sentir une chose et c'en est une autre que de développer une sensation réflexe de la présence d'une sensation ; ma propre expérience me démontre que la conscience doit atteindre une grande clarté avant qu'une sensation réflexe soit produite. Ce qui est réellement senti est atteint par un grand effort de concentration qui est nécessaire. C'est comme s'il y avait une couche supérieure de conscience à laquelle était rattaché un réflexe conscient, ou une forme d'auto-conscience. Un effort modéré d'attention d'une durée d'une seconde ou deux ne peut apporter que quelques éléments à la conscience. Mais aussi longtemps que dure cet effort de concentration, des milliers d'autres idées, appartenant à différents niveaux de profondeur dans la conscience ou, pour ainsi dire, de différents degrés de brillance, sont ramenées à la surface. Ces idées peuvent influencer nos autres idées longtemps avant qu'elles n'atteignent la couche supérieure de la conscience réflexe. Il y a ainsi un très grand nombre d'idées de faible degré de brillance et il peut être juste – de toute façon, c'est à peu près juste, compte tenu de ma propre expérience – que toute notre expérience passée reste continuellement présente dans notre conscience même si elle s'est enfoncée à une grande profondeur dans l'obscurité. J'imagine la conscience comme un lac sans fond dont les eaux sembleraient transparentes et à travers lesquelles, nous pourrions voir clairement, mais dans des conditions particulières. Dans l'eau, il y a des objets innombrables, situés à différents niveaux de profondeur ; et, dans certaines circonstances, certaines classes de ces objets subiront une impulsion vers le haut qui peut être suffisamment intense et suffisamment prolongée pour que la couche supérieure visible soit atteinte. Et, lorsque cette impulsion cesse, les objets recommencent à s'enfoncer.

7.553 Nous allons, pour une fois, choquer les psychologues physiologistes en nous fondant non pas sur une hypothèse concernant la nature du cerveau, mais sur une image qui devrait correspondre, point par point, aux différents aspects des phénomènes de la conscience. La conscience ressemble à un lac sans fond dans lequel les idées seraient suspendues à différents niveaux de profondeur. Certes, ces idées constituent le médium de la conscience elle-même (1). Les percepts, pris séparément, n'appartiennent pas à ce médium. Nous devons imaginer une chute de pluie continue sur le lac qui figurerait l'afflux constant de percepts liés à l'expérience. Toutes les idées autres que les percepts résident à des niveaux plus ou moins profonds et nous pouvons concevoir une force de gravitation telle que les idées qui sont situées à des niveaux plus profonds exigent un travail plus important pour être ramenées à la surface. Le travail virtuel que les mathématiciens appellent les * potentiels + des particules est l'inverse de l'* énergie potentielle + ; cette énergie potentielle représente un trait de l'image correspondant au degré de brillance de l'idée. Nous pouvons ainsi considérer que le potentiel, ou la profondeur, représente le niveau d'énergie qui est exigé dans l'attention pour discerner des idées qui seraient situées à une grande profondeur. Mais l'on ne doit pas imaginer qu'une idée doit être ramenée à la surface avant qu'elle ait été discernée, car la ramener ainsi brusquement à la surface produirait une hallucination. Non seulement la totalité des idées tendent à tomber dans l'oubli, mais nous pouvons imaginer que diverses idées réagissent les

unes par rapport aux autres suivant des attractions sélectives, ce qui rend compte des associations entre des idées qui tendent à s'agglomérer pour former des idées simples. De la même façon que notre compréhension de la distance spatiale repose sur la durée qui, compte tenu d'un effort donné, est nécessaire pour passer d'un point à un autre, la distance entre les idées est mesurée par le temps nécessaire pour les mettre en relation. Quelqu'un cherche-t-il le mot français pour * shark + ou * linchpin +, que le temps qu'il met à retrouver le mot oublié dépend de la force d'association entre les idées des mots français et anglais ainsi que des circonstances dans lesquelles nous imaginons ces mots dans leur éloignement. Cela, je dois l'admettre, est extrêmement vague ; aussi vague que serait notre conception des distances spatiales si nous vivions au milieu de l'océan, que nous étions dépourvus de toute mesure rigide pour procéder à une telle évaluation et que nous étions nous-mêmes partie de ce fluide.

7.554 La conscience ressemble plutôt à un lac sans fond dans lequel les idées seraient suspendues à différentes profondeurs. Les percepts, pris séparément, n'appartiennent pas à ce médium. Le sens de cette métaphore tient à ce que les idées qui sont situées à un niveau plus profond ne sont perceptibles que par un effort plus grand et contrôlées par un effort encore plus grand. Ces idées, suspendues dans le médium de la conscience, ou, plutôt, qui sont elles-mêmes du fluide, s'attirent l'une l'autre par des habitudes d'association et par des dispositions – dans le premier cas, par association de contiguïté et, dans le second, par des associations de similarité. Une idée située près de la surface en attirera une autre qui est très profonde, mais cela de façon très ténue, si bien que cette action devra être prolongée durant un certain laps de temps avant que cette dernière ne soit ramenée à un certain niveau où elle pourra être discernée facilement. Entre temps, la première idée sombrera à un niveau plus obscur de la conscience. Il semblerait y avoir un facteur, comme un momentum, suivant lequel l'idée qui était originalement plus sombre devienne plus brillante que celle qui l'a appelée. De plus, l'esprit possède une zone limitée à chacun des niveaux, de sorte que le fait de ramener une idée à un niveau supérieur entraîne inévitablement le déplacement d'autres idées vers le bas. Un autre facteur semble résider dans un certain degré de fixation ou d'association avec toute idée brillante qui appartiendrait à ce que nous appelons des usages et en vertu desquels l'idée première serait particulièrement apte à ramener, sous la pression des percepts, d'autres idées au niveau de la surface puis à conserver toutes ces idées avec lesquelles elle est associée. Le contrôle que nous exerçons sur nos pensées, dans le raisonnement, consiste à garder certaines pensées à la surface de la conscience, c'est-à-dire là où elles peuvent être examinées. Les niveaux des idées facilement contrôlées sont si rapprochés de la surface qu'ils peuvent être fortement affectés par nos intentions immédiates. La justesse de cette métaphore me paraît très grande.

(1) Commentaire marginal de Peirce: *Une idée n'est rien d'autre qu'une portion de conscience ne possédant en elle-même aucune frontière bien définie, si ce n'est qu'elle peut être d'une qualité différente des idées voisines.+

Paru dans Jean Fisette, *Pour une pragmatique de la signification. Suivi d'un choix de textes de Charles S. Peirce en traduction française*, Montréal, XYZ éditeur, p277-280.
